

Louis-Philippe Hébert, Alexis Lefrançois, Sylvie Nicolas

Rachel Leclerc

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2010). Compte rendu de [Louis-Philippe Hébert, Alexis Lefrançois, Sylvie Nicolas]. *Lettres québécoises*, (137), 43–44.



Louis-Philippe Hébert, *La chute de l'ange*, Montréal, Les Herbes rouges, 2009, 144 p. 15,95 \$.

Un ange à sa table

Vous rappelez-vous l'Éden, Adam et Ève, la répudiation? Tout a donc commencé par la Chute. D'ailleurs, nous tombons sans cesse, longtemps et très lentement. La glissade, l'effondrement, c'est notre lot. Et la vie? La vie est le paysage qu'on entrevoit pendant la tombée. Il n'y a pas de mal, mais nous tombons, nous tombons avec notre ange et vice-versa. D'ailleurs, l'ange, c'est nous.

Il y aurait deux sortes d'humains : ceux qui tombent et ceux qui ne savent pas qu'ils tombent, qui ne se voient pas tombant. Vous aimerez ce livre, il vous dira le prix d'une auréole, la surenchère des pilules-bonbons, le mensonge des diseurs de

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT
LA CHUTE DE L'ANGE
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

bonne aventure, la jouissance de l'ange attachant sa ceinture dans l'avion (ça l'empêche de choir), il vous dira comment, partout, ça tombe : les gens, les buildings, les organes, les couverts, les cheveux, les ailes, les dents, les heures, la nuit, les illusions, le corps tout entier. Nous sommes des as de la chute libre.

LE LONG, LONG MÉTRAGE DE LA VIE

Louis-Philippe Hébert est un projectionniste, il déroule sa bobine de vers sur cent quarante pages tout en rejetant les «prouesses de la métaphore» (communiqué). Splendeur du réalisme. Pas une ligne de trop, pas une phrase qui manque, le poète est généreux, il a pensé à tout, il nous aime tous. On jurerait qu'il s'est précipité d'un gratte-ciel pour bien comprendre et nous décrire ce qu'un homme, une femme, un ange voit, éprouve pendant la descente, pendant la vie terrestre.

Son argument de départ : Gabriel, une femme (un garçon, un ange, etc.), se penche pour ramasser sa petite cuiller échappée de la table d'un café, et vlan, c'est la chute mortelle. Elle dure une éternité, et la femme, l'homme, l'ange ne veut pas qu'on lui vole cela. Laissez-moi ma tombée, ma plongée, laissez-moi

vivre ça. Toutes les pages qui suivent lui montreront les scènes de son existence et de celle des autres, lui montreront une vie possible, toutes les vies : une femme qui se jette à sa fenêtre pendant qu'un adolescent la regarde en se caressant, les passagers d'un bateau sur le point de couler, puis l'ange lui-même qui entre dans une église ou au funérarium pendant la crémation. Quelle histoire.

INTEMPORELLE SOLITUDE

On pense à Wim Wenders, mais les *Ailes du désir* traitent différemment le thème de la lenteur : tout n'est que silence, pause (et pose), perplexité. Ici, il n'y a pas de doute, on a même un trop-plein de certitudes en tombant, et d'abord celle d'arriver quelque part si l'on est patient. Dans un livre, on n'est pas au cinéma, un autre langage nous parle, nous abreuve. Et l'on tombe avec les mots, on dégringole dans le poème. Ça va vite, vite, et pourtant on a le temps de tout voir. Efficacité de l'écriture, *intelligence du vertige, du sens de la tombée*.

L'auteur nous avertit que son texte est fait pour être lu à voix haute, que cela aurait été écrit dans ce but. Si vous voulez. Mais lire, tourner les pages, c'est très personnel, c'est une chose intime, un secret, c'est le secret de sa propre chute. D'ailleurs, ça ne fait même pas mal.



Alexis Lefrançois, *Idéogrammes blancs*, Lachine, Pleine lune, 2009, 120 p. 19,95 \$.

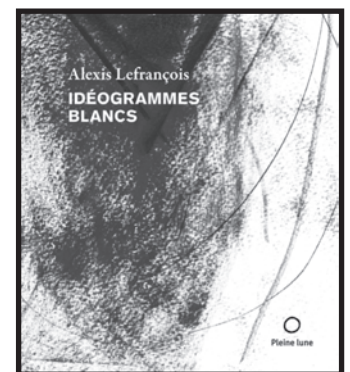
L'École des chèvres

En 2006, quand Alexis Lefrançois publia *Pages tombées d'un livre* et reçut le Prix des Terrasses Saint-Sulpice, il n'avait pas donné de nouveau titre en poésie depuis presque trente ans. Et maintenant ces *Idéogrammes blancs*, ceux d'une âme ancienne dont les poèmes de la trentaine ressemblaient déjà à un bilan de vie.

Avec les deux tomes de *Comme tournant la page*, la très belle rétrospective qu'on a pu lire en 1984 comme une intemporelle leçon d'écriture, on était encore dans l'abondance et la ferveur de celui *qui y croit*, même si s'en échappaient des vers trahissant la tentation du silence — tentation à laquelle le poète avait du reste cédé depuis un moment.

D'après le communiqué de l'éditeur de la Pleine lune, Lefrançois ne se rattacherait «à aucune chapelle littéraire». On soupçonne cet éleveur de chèvres angoras d'être illuminé depuis des décennies par une fameuse croyance zen : ne plus écrire serait le summum de la sagesse, alors qu'en contrepartie, écrire dénoterait un manque de *self-control*, une faiblesse, un vain et pathétique acharnement textuel.

Mais il y a ces deux livres apparus depuis 2006, comme un repentir de berger. Bienheureux celui qui, ayant fini de retirer les échardes à ses paumes, ayant labouré



cent fois sa douleur comme son émerveillement, peut revenir intact d'une si longue retraite.

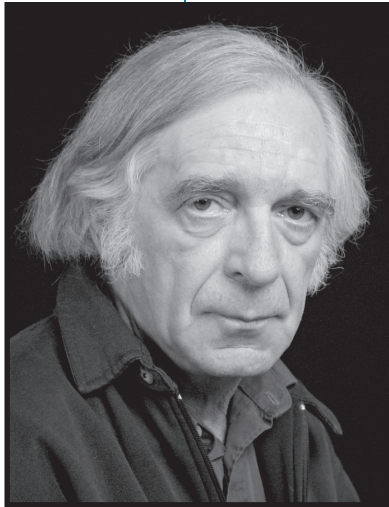
TOUT DISPARAITRA

Pourquoi insistai-je sur les années de silence du poète, sur son éloignement vers les terres? Parce que la disparition est au cœur de ses poèmes, parce que c'est le sujet.

Dès le début du livre, on sait la dérision de toute entreprise et la vanité des ambitions. « Rien ne restera de nos images, / rien non plus du chemin » (p. 13). Lefrançois a compris un peu trop tôt cette vérité et l'aura payé de sa jeunesse comme de sa naïveté — un levain essentiel au livre.

Attendu qu'on s'en va vers un cul-de-sac général, ne reste plus qu'à épouser la terre-mère et le cosmos, à en jouir du mieux qu'on peut, à s'enivrer au risque d'une surdose d'étoiles, comme un Hubert Reeves bourré, errant au milieu de la Voie lactée.

Idéogrammes blancs. Ce livre, fin et mature, accompagné de nombreux dessins de Marcel Jean, ressemble à un exercice d'acceptation. On y lira l'annonce d'un



ALEXIS LEFRANÇOIS

réengouffrement futur: si le poète donne encore de son précieux temps à la création, c'est peut-être pour repousser, l'instant où la Blancheur avalera son corps et sa conscience, ne faisant qu'une bouchée de son écœurement et de son épouvante.

Citons le passage, preuve parmi d'autres de la très haute science poétique d'Alexis Lefrançois:

*Et sans plus ni désir et ni vouloir atteindre,
sur la moire des jours au bout du transparent chemin,
jusqu'au plus blanc porté,
superbe, amer et souverain,
il restera
très haut, très loin ce mutisme de pierre
(...)*

*Le temple ne s'est pas ouvert,
le chiffre ne s'est pas donné.
Et cela sur lequel comme un frisson sur l'eau
nos vies auront passé
à tout jamais sur soi nous demeurant scellé.
(p. 22-23)*

☆☆ 1/2

Sylvie Nicolas, *Dix minutes avant l'heure aux montres de Dali*, Montréal, Québec Amérique, 2009, 144 p., 19,95 \$.

Quand la poésie ouvre la porte à la DPJ

Le 25 août 1998, Sylvie Nicolas participe au lancement d'un cahier pédagogique intitulé *Est-ce ainsi que les filles vivent?* Au même instant, la DPJ débarque chez elle à Québec et « enlève » sa fille. Appâté par cet horrible fait divers en quatrième de couverture — mais informé qu'il y a eu erreur sur la personne —, on n'en saura pas davantage: l'auteure n'a convoqué la réalité que pour mieux l'éconduire.



SYLVIE NICOLAS

Le livre s'ouvre sur une citation de Normand de Bellefeuille: « La poésie n'a surtout pas à être la rédemption du réel. » Puis, précédant un autre ensemble de poèmes, ceci du même auteur-éditeur: « La poésie n'est pas un périmètre de sécurité. »



Comme pour contredire ces aphorismes, les vers de Sylvie Nicolas se prennent la main et traversent ensemble, avec elle au centre, de bien cruelles circonstances dans un bien bête univers. Ce n'est pas autrement qu'on parcourt une forêt de loups: en chantant à tue-tête pour effrayer les ombres qui menacent.

LA VIE DEVANT ELLE

La poésie n'a pas à se justifier d'avoir demandé ce service à l'écriture, celle-ci lui doit bien cela. Que la poésie nous précède en éclairuse, érige des barricades contre le cynisme et préserve nos dernières pelures d'humanité, c'est pour certains une nécessité.

Car, si on ne croit pas au pouvoir rédempteur des mots, pourquoi la pensée magique aurait-elle davantage droit de cité dans un recueil de poèmes? Pourquoi mentionner tour à tour Houdini, la Septième Prophétie, le Yéti (et j'en passe)? La poésie de Sylvie Nicolas n'a pas besoin de ces futilités en guise d'accroches. Elle est vigoureuse et saine, elle aime le grand air: en témoignent quelques lieux-dits qui apportent un vent de fraîcheur et de beauté, de liberté (l'Île de la Quarantaine, cap Trinité).

INUTILES INFLUENCES

Plus loin, l'auteure se montre habile à fouetter le tout-venant d'une kafkaïenne et haïssable bureaucratie.

Mais pourquoi nous aviser en couverture, où est repris l'un des poèmes les moins intéressants du livre, que « Harry Potter ne sait pas que nous existons »? Là, on frôle la niaiserie.

Bref, Sylvie Nicolas devra congédier encore quelques influences si elle veut dégager le noyau, bien réel, de sa propre écriture.